

Dans les pas de Jongkind en Dauphiné

LE BULLETIN

janvier 2019 - n° 19

Bicentenaire : Un nouvel élan

En cette année du bicentenaire de la naissance de Jongkind, notre volonté d'organiser des manifestations qui marquent la vie culturelle de notre département est en bonne voie de réalisation.

Au musée Hébert, l'exposition consacrée à Jongkind se déroulera du 14 juin au 23 septembre 2019. Madame Huault-Nesme, directrice du musée Hébert viendra animer notre conférence annuelle lors de notre assemblée générale le 23 mars 2019 à La Côte-St-André.

Notre désir d'organiser ce bicentenaire dans l'esprit de ce que fut la vie de Jongkind en Dauphiné nous a conduits à initier deux grandes expositions, l'une à Virieu et l'autre à La Côte-St-André, d'œuvres d'artistes contemporains vivant dans des lieux proches de ceux que parcourait Jongkind. À ce jour, plus de 120 artistes ont répondu à notre appel et réalisent une ou deux œuvres spécialement dédiées à ce bicentenaire dans l'esprit « Nouveaux Regards ».

Le peintre aimait les enfants et la jeunesse, ce sont aussi dix établissements scolaires et plus de 200 jeunes d'horizons très différents qui vont, grâce à la volonté et à l'enthousiasme de leurs enseignants, réaliser des œuvres originales. Ils entreront ainsi en contact direct avec la démarche de la création artistique.

Erratum

Nous déplorons la présence de plusieurs coquilles dans notre bulletin 2019 : Page 6 colonne de droite en haut lire « *Marc Desgrandchamps* » au lieu de « Marcel Desgrandchamps » Page 18 Titre de l'article lire, « *Plongée ...Claude Monet ... »* au lieu de « Plongée ...Claude Monnet ... » Page 24 Textes et photos : ajouter « Annie Maas » Enfin, pour rappeler combien le mouvement impressionniste bouleversa le monde de l'art tout entier dès le milieu du XIXème siècle, nous avons tenu à associer de jeunes interprètes de ce courant musical novateur. Pour cela nous organiserons parallèlement, dans l'église St Pierre et St Paul de Virieu, un concert de musique impressionniste, œuvres de Ravel et de Debussy, avec le quatuor Wassily, composé d'élèves du Conservatoire National Supérieur de Musique de Lyon.

Ce programme extrêmement ambitieux saura, j'en suis convaincu, vous ravir, adhérents et amis de l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné », et vous amener nombreux à participer à ces différentes manifestations.

Joseph Guétaz



Jongkind Sortie du port de Honfleur 1866

Aux Pays-Bas, à Dordrecht, Jongkind élevé au plus haut rang

Au petit matin du 19 janvier 2018, départ de la gare de La Part Dieu, direction la Hollande-Méridionale. Nous avions échappé à la violente tempête de la veille qui avait balayé le plat pays et mis les transports ferroviaires à l'arrêt. Arrivée à Dordrecht à 13h; le soleil est timide, l'air frais et humide de la dernière averse se fait encore sentir.

Le temps de passer au Dordrecht Hotel avant de se rendre au Dordrechts Museum, nous longeons des rues bordées de petites maisons en briques aux fenêtres encadrées de moulures, de style identique, et c'est l'arrivée sur un bras de la Vieille Meuse qui abrite des bateaux de plaisance. L'atmosphère de la cité batave est là. (Cet adjectif, du nom d'un ancien peuple germanique implanté sur l'estuaire du Rhin à l'époque romaine, fut intégré au vocabulaire du mythe national et repris dans la veine littéraire ; il supplanta au XVIIIème siècle le terme « néerlandais ».) Un des plus importants musées des Beaux-Arts de Hollande n'est pas très loin : fondé en 1842 dans les bâtiments d'un ancien hospice datant de 1625 et entièrement rénové depuis 2010, le Dordrechts Museum présente une façade imposante. Nous y sommes accueillis par Monsieur Peter Schoon, directeur du musée et Monsieur Gerrit Willems, conservateur et commissaire de l'exposition « Jongkind et ses amis Monet, Boudin, Daubigny et autres ».



Les membres de l'association avec M. Peter Schoon et M. Gerrit Willemse

Brève présentation de notre association, puis nous sommes conviés à suivre les commentaires éclairés de Monsieur Gerrit Willems à travers un circuit des œuvres les plus marquantes de l'exposition.

Un tableau du maître de Jongkind, Andreas Schelfhout (1787-1870) marque l'entrée de l'exposition : « Hollandswinterlandschop » ; une scène d'hiver où évolue un patineur, comme pour signifier l'attachement de Jongkind à la tradition des maîtres de l'école hollandaise du XVIIème siècle.

Puis, dernière acquisition du musée en 2017, « Le

port de Dordrecht » peint par Jongkind en 1869, et qui sert de support à l'affiche de l'exposition, donne à admirer l'art du peintre : apothéose de couleurs grises, rayonnement d'une atmosphère aqueuse où le jeu du ciel sur l'eau touche au surnaturel ; hommage à la ville de Dordrecht, important centre fluvial au confluent de la Meuse et du Rhin, dominé par la tour aux quatre cadrans d'horloge de la Grande Eglise du XIVème siècle. L'œuvre est mise en perspective avec un tableau de Claude Monet « Vue de Voorzaan 1871» et un autre d'Eugène Boudin « Voorstraatshaven in Dordrecht 1884 », témoignages de leur venue ici même.

Nous découvrons ensuite la statue de Guillaume 1er, prince d'Orange, réplique de celle installée à La Haye en 1845, à l'inauguration de laquelle Andréas Schelfhout recommanda à Eugène Isabey son meilleur élève afin qu'il aille parfaire sa formation à Paris, avec l'aide des subsides alloués par le prince. Et c'est grâce à ce même Isabey, peintre de marines, que Jongkind fera la découverte du littoral normand où mer et navires fournissent, comme en Hollande, nombre de motifs d'inspiration. Deux de leurs œuvres sont mises en parallèle : « L'épave » d'Eugène Isabey (1851) qui tient du drame romantique suscitant l'émotion, et «Chantier de construction navale, Honfleur 1853 » de Jongkind, d'une précision mesurée plus proche du réel, avec des personnages à l'ouvrage.

Nous restons ensuite en admiration devant la puissance et le charme de deux huiles de grandes dimensions « St Valéry-en-Caux 1852» (107x169 cm) et « Le Tréport 1851 » (106x170cm), deux scènes de genre en premier plan, à proximité de la mer ; la première, lumière rasante du soleil rougeoyant à l'horizon, et un groupe de femmes discutant dans la pénombre au premier plan, à l'arrière du village ; la deuxième mettant au contraire sous le feu de la rampe l'activité d'un quai après la pêche, à la manière d'une scène de théâtre. Deux œuvres traversées de grandes lignes de lumière où le talent du peintre retient l'attention et signe là son profond attrait pour la côte normande.



Jongkind Le Tréport 1851

Autre dimension : le côté intimiste de Jongkind dans « Jaapadaan de Trekvietbij Den Haag 1859», le village de sa mère sous un grand ciel, avec les éléments caractéristiques du paysage hollandais : un moulin dont les ailes se découpent à l'horizon, promenade le long d'un canal de deux femmes qui viennent à la rencontre d'un homme vu de dos, à l'allure élégante et portant un chapeau ; peut-être le peintre lui-même ?

Et puis... Paris. « Montmartre, Paris 1848» : d'un réel intérêt documentaire, l'œuvre présente un chantier en construction avec les moyens d'époque que sont les hommes et les chevaux, cheminées fumantes de la ville dans le lointain. Le « Pont Neuf 1849-1850 », en provenance du Metropolitan Museum de New York et restauré en 2014, avec les lavandières et les bateaux-lavoirs sur la Seine, et à l'arrière-plan les deux tours de Notre-Dame dans une poussée de lumière sous un voile de nuages, témoigne d'une technique à la pointe de la précision et du raffinement : un grand décor comme une féerie de l'espace.

Autre sujet de prédilection, les clairs de lune auxquels une salle entière est consacrée : « Clair de lune à Overschie 1855 » et « Notre-Dame de Paris 1864 », lien entre deux œuvres, union entre les deux patries du peintre. Là éclate la splendeur nocturne de l'eau, féerie mystérieuse et profonde, silhouettes des cathédrales dans la transparence de l'air.

Nous découvrons ensuite une série d'aquarelles de 1848, réalisées sur commande de la famille royale : champs de course de chevaux, paysages, faucons perchés... L'art dans la finesse du détail!

Non sans émotion, nous retrouvons plus loin l'aquarelle de la « Place de Trève 1874 » de la mairie de Virieu qui fait écho à l'huile « Place du Trève à Virieu » réalisée la même année. Au centre de la salle, la palette de Jongkind prêtée par la mairie de La Côte St André, avec sa canne adossée au mur.

Et sur un autre pan de mur, en gros caractères, les 90 noms d'artistes (Nadar, Corot, Rosa Bonheur, Cals, Isabey...) qui ont vendu chacun une de leurs œuvres aux enchères pour financer le retour de Jongkind à Paris en 1860, après une absence de cinq ans. Nous terminons par la salle des eaux-fortes, véritable consécration de l'art du dessin.

Pour une approche plus globale du peintre et de son oeuvre, un film diffusé en boucle retrace les étapes de la vie de Jongkind, mettant en relation les œuvres avec les lieux peints. Dordrecht, la Hollande, la Normandie, Paris... y sont mis à l'honneur dans une scénographie juxtaposant le passé et le présent. Histoire de l'art tissant des liens par-delà les frontières et le temps, une belle invitation au voyage aussi!

Devant l'ampleur et la variété d'une telle œuvre, émerveillement unanime!

Au terme de cette visite, nous sommes rejoints

par Monsieur Schoon, le directeur, qui nous convie à prendre le verre de l'amitié sous la verrière du restaurant du musée. L'ambiance est chaleureuse, la conversation d'abord bon enfant devient vite savante : historique du musée dont les collections incluent quatre siècles de peintures hollandaises et évocation appuyée du peintre Ary Scheffer né à Dordrecht en 1795 et mort à Argenteuil en 1858. Il fit carrière à Paris où il vint dès 1811, devint maître de la peinture romantique, peintre à la cour du roi de Hollande Louis-Napoléon et professeur de dessin de Marie d'Orléans, fille de Louis-Philippe. Il avait une maison à Montmartre, l'actuelle « Maison de la vie romantique » rue Chaptal dans le quartier de la Nouvelle Athènes, et deux ateliers où étaient exposées les œuvres refusées aux Salons. Sa fille et son gendre firent don de ses œuvres, et aujourd'hui encore une bourse d'études est attribuée pour aider les jeunes talents.

Monsieur Schoon et Monsieur Willems nous conduisent alors dans les salles des collections permanentes du musée. La première salle est consacrée aux peintures provenant de la Grande Eglise de Dordrecht passée au protestantisme après la Réforme. Puis viennent les œuvres des peintres du Siècle d'or, originaires de Dordrech : Albert Cuyp (1620-1691) paysages, Nicolaes Maes (1634-1693) portraits, et Arent de Gelder (1645-1727) peinture d'histoire, un des derniers élèves de Rembrandt à Amsterdam...: ainsi que les toiles d'artistes néerlandais du XIXème siècle: Johannes Christiaan Schotel (1787-1838) marines, Jozef Israëls(1824-1911) peinture d'histoire et de genre, Hendrik Willem Mesdag (1831-1915) marines et scènes de genre et George Hendrik Breitner (1857-1923) paysages et natures mortes. Tout un panorama des deux écoles néerlandaises de renom, celle de La Haye, dont Jongkind fut l'élève, et celle d'Amsterdam à laquelle appartient Rembrandt.

D'autres grands noms de la peinture du XVIIIème siècle sont présents : Aert Schouman (1710-1792), Abraham van Strij (1753-1826) né à Dordrecht et connu pour ses peintures d'intérieur ; ou encore plus tard le post-impressionniste Jan Toorop (1858-1928) qui évolua vers l'Art Nouveau.



Nous nous attardons plus longuement dans la salle consacrée à Scheffer, remarquons son autoportrait et celui qu'il réalisa de Frédéric Chopin ; ce musée possède la plus grande collection au monde de ses œuvres.

Ary Scheffer Portrait de Frédéric Chopin 1847 Nous terminons la visite par un tableau de Jan Van Goyen (1596-1656): « Gezicht op de oudemaasbij Dordrecht 1651», pour lequel une souscription auprès des habitants de la ville en a permis l'acquisition en 2008, au bout de sept mois seulement. Monsieur Schoon exprime fierté et reconnaissance devant la générosité de ses concitoyens qui « possèdent chacun une partie de cette œuvre » d'esprit moderne, accordant une place importante au ciel, à l'horizon et aux nuages.

Nous venions d'être reçus comme des hôtes de marque, puisqu'amis de Jongkind!

Le lendemain, un peu de flânerie dans cette ville, doyenne des villes néerlandaises qui acquit en 1220 ses droits de cité du comte Guillaume 1er. Grâce au commerce des marchandises sur le Rhin, après des périodes prospères entrecoupées de crises, elle devint berceau de l'indépendance des Etats de Hollande en 1572 et vit se réaliser l'union des Eglises protestantes en 1619 durant le grand synode des théologiens protestants. Au XVIIème siècle, une pépinière de peintres dont certains furent élèves de Rembrandt, la rendirent célèbre. Elle en garde l'âme et le charme : maisons historiques, canaux où sont amarrés des bateaux, ruelles agrémentées de passerelles élégantes, quais au bord de l'eau, et nous pensons à Venise... La Grande Eglise, de style gothique brabançon, avec sa tour massive terminée en terrasse, domine la vieille ville, à proximité de la place où se dresse la statue d'Ary Scheffer.



Quai à Dordrecht

Sur la place du marché, les étals de poissons et de fromages rivalisent de beauté, le manège musical ambulant brave le froid, les frontons des immeubles ornés de pignons aux variantes diverses signent déjà l'Europe du nord et appellent encore quelques photos.

Nous arrivons sous la porte principale de la ville datant de 1618, chargée sur ses deux faces d'ornements et de bas-reliefs en grès. Au-delà, vue sur le large confluent du Rhin et de la Meuse où Jongkind s'attardait devant le mouvement des bateaux. Puis retour vers le non moins célèbre pont mobile qu'il peignit, et passage le long d'un bassin de plaisance coloré, près de la Rue du vin, pavée et bordée de belles demeures pittoresques.

Et le séjour s'achève par un repas digne d'une grande table, au restaurant du musée.

Le 10 mars 2018, Un beau succès pour la conférence de Patrice Béghain : « Peindre à Lyon aux XIXème et XXème siècles »



Le public lors de la conférence

A la salle du peuple de Virieu, pendant près de deux heures, Patrice Beghain, auteur de l'ouvrage « Une histoire de la peinture à Lyon », Editions Stéphane Bachès 2011, conduisit une conférence sur la peinture à Lyon aux siècles derniers. Ce spécialiste de l'art et du patrimoine, ancien directeur régional des Affaires culturelles en Rhône-Alpes, présenta devant un auditoire de plus de cent personnes, un exposé

savant sur les grands courants de la peinture à Lyon.

Bien que des commandes prestigieuses eurent lieu dès le XVème siècle dans la Cité des Gaules, au milieu de la profusion anonyme de la peinture française, c'est la création en 1807 de l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon qui marque une date essentielle dans l'histoire des arts de la ville.

Inventeur du genre historique et élève de David à partir de 1796, le peintre Fleury Richard (1777-1852) suscite l'engouement en 1802 avec son tableau « Valentine de Milan », femme du Duc d'Orléans, aujourd'hui au musée de l'Ermitage à Saint Petersbourg ; la nouveauté des moyens techniques mis en œuvre avec le recours du glacis et le choix des couleurs rares, pour représenter dans un intérieur un personnage historique empreint de « douce et profonde mélancolie », engendre l'admiration générale de la critique.

Le Salon de 1819 marque l'apparition de l'école lyonnaise sur la scène artistique nationale. Jean-Claude Bonnefond (1796-1860) avec « Le retour des petits savoyards 1823 » s'inscrit dans le courant de l'avant-garde romantique ; Antoine-Jean Duclaux (1783-1868) présente en 1824 « Halte des artistes lyonnais à l'Île Barbe », rompant avec le tableau d'atelier. Dans ce tableau, le paysage, de facture classique, donne aux bords de la Saône des tonalités cuivrées rehaussées d'un ciel aux teintes violine. comme une allusion aux Hollandais. On assiste à un basculement dans le genre ; une autre manière de peindre le paysage s'impose désormais. Ce portrait de groupe acquis par la ville de Lyon, empreint de clarté et représentatif de l'école de peinture en France, sonne comme un tableau-manifeste.



Antoine-Jean Duclaux Halte des artistes lyonnais à l'Ile Barbe 1824

François-Auguste Ravier (1814-1895) à Morestel, Adolphe Appian (1818-1898) à Crémieu et dans une moindre mesure François Guiguet (1860-1937) à Corbelin, participent à cet exceptionnel épanouissement du paysage.

D'abord peintre des fleurs, François Vernay (1821-1896) orienté par Ravier vers le paysage offre des vues larges où la mise en scène de la couleur prime sur l'exactitude de la représentation comme dans « L'Abreuvoir », ce qui lui vaut le reproche de donner « des vues de fantaisie ».

Un autre peintre d'origine lyonnaise, Antoine Vollon (1833-1900), donne une œuvre puissante aux grands ciels tourmentés, marines et vues fluviales, qu'Emile Zola suit avec intérêt (« Une Vallée »).

En 1836, la Société des amis des arts organise à Lyon son premier Salon professionnel qui s'autonomise par rapport au Salon de Paris : Victor Orsel (1795-1850) y expose « Le Bien et le Mal 1832 », œuvre marquée par sa rencontre à Rome des peintres allemands désignés sous le nom de « Nazaréens » en référence à leur mode de vie et à leur piété. Joseph Guichard (1806-1880) présente « La Mauvaise Pensée 1832 », une créature diabolique à la figure cynique, sur fond de paysage nocturne.

Au Salon de Paris en 1854, « Fleur des champs »

de Louis Janmot (1814-1892) est remarquée par Baudelaire qui dira de cette figure allégorique de la vanité de la jeunesse et de la beauté qui passent : « il y a dans la couleur même et l'alliance de ces tons verts, roses et rouges, un peu douloureux à l'œil, une certaine mysticité qui s'accorde avec le reste ».

Au Salon d'automne de 1911, Pierre Combet-Descombes (1885-1966), en présentant le triptyque « Les Hauts-Fournaux de Chasse », inaugure l'irruption du paysage industriel, avec la volonté d'exprimer la double dimension matérielle et spirituelle de la vie moderne, « expression de la beauté tragique du monde » cf. catalogue de l'exposition de 1985 du musée des Beaux-Arts de Lyon.

1925, période de révision du cubisme, le groupe « Les Ziniards » fonde le Salon du Sud-Est, rendezvous de la modernité lyonnaise entre les deux guerres où le champ des avant-gardes est partagé entre l'abstraction qui succède au cubisme et le surréalisme qui explore les voies du rêve. Le trait se simplifie, les plans se confondent situant l'œuvre dans une sorte d'intemporalité. Et un certain « retour à l'ordre » se manifeste dans les travaux de la plupart des peintres comme Antoine Chartres (1903-1968), auteur d'une œuvre considérable nourrie de paysages lyonnais et de voyages en Italie, Jean Couty (1907-1991) d'inspiration évangélique ou Pierre Pelloux (1903-1975), qui ont en commun une volonté de secouer le conformisme artistique ambiant.

En 1936, l'apparition du groupe « Témoignage » influencé par l'univers surréaliste affirme la dimension spirituelle de l'art. Marcel Michaud (1898-1958) et Louis Thomas



Albert Gleizes Peinture à sept éléments 1943

(1892-1989) collaborateur de Tony Garnier sont rejoints par Albert Gleizes (1881-1953) dès 1940. Le tableau de ce dernier, « Peintures à 7 éléments 1943 », se situe dans l'esprit qu' « un tableau doit être une prière » cf. Préface au catalogue de l'exposition de 1947 dans la chapelle du lycée Ampère, alors premier lieu d'exposition d'art contemporain.

Suite à l'achat en 1947 par

Albert Gleizes du domaine de Moly Sabata à Sablons (Isère), une petite communauté d'artistes se développe autour de lui, signant là un engagement provincial et une nouvelle dynamique avant-gardiste, combinaison du cubisme et de l'art abstrait. Parmi eux, Paul Régny (1918- 2016) - « Les Musiciens 1946 » -, Andrée Le Coultre (1917-1986) - « Affirmation 1949 » - et Daniel Gloria (1908-1989) - « Composition 1950 ».

En 1948, la jeune génération de peintres lyonnais expose sous le titre « Sanzisme » la peinture abstraite sous ses diverses déclinaisons ; recherche de la lumière chez Jacques Truphémus (1922-2017) et dissolution des formes chez Paul Philibert-Charrin (1920-2007). Dans les années 1950, la mouvance post-surréaliste avec Max Schoendorff (1934-2012) recherche la poésie de la couleur ; dans la série des « Dépaysages 1995 » la déconstruction de la tradition du paysage est manifeste. Dès 1980 Georges Adilon (1928-2009) réalise des collages formés à partir de matériaux composites, se détache d'une approche figurative et choisit la laque noire comme matière et

le papier blanc comme support.

Les œuvres de Patrick Giorda (né en 1952) - « L'histoire de la croix 1994 » - et de Marcel Desgrandchamps né en 1960 - « Sans titre 2008 » - nous renvoient à l'homme et à sa fragilité.

Des évolutions majeures dans le domaine des arts plastiques font apparaître dans l'art contemporain d'autres formes d'expression, des « installations », avec l'arrivée de la vidéo, au détriment de la peinture.

L'après-midi avait été riche d'informations sur des identités lyonnaises affirmant, de fait, une spécificité locale face à Paris.

Quand le dessin devient une œuvre en soi au musée de Grenoble : « Chefs-d'œuvre dessinés du XIXème siècle De Delacroix à Gauguin »

Le 6 avril 2018, nous sommes trente-quatre à nous retrouver pour une visite guidée de cette exposition temporaire de cent vingt dessins parmi les deux mille que possède le fonds d'arts graphiques du musée de Grenoble, suite à différents legs dont la moitié provient de la collection Léonce Mesnard en 1890, et dans une moindre mesure de la collection d'art moderne du couple Agutte-Sembat en 1923. Siècle de l'éclectisme, le XIXème siècle s'offre à nous dans sa diversité.

Une « Etude de draperie pour la Vierge du Sacré Cœur d'Ajaccio, vers1820 » d'Eugène Delacroix (1798-1863) étonne par la beauté sculpturale de la robe dans l'esprit Renaissance.

Avec les « Moines du réfectoire », œuvre finement réalisée dans un camaïeu brun renvoyant à l'univers monastique par le peintre aixois François-Marius Granet (1775-1849), nous sentons l'influence baroque.

Les « Etudes de costumes algériens, juin1832 » d'Eugène Delacroix au trait précis et l'« Intérieur de village en Orient (Fontaine à Alger ?), avant 1872 », véritable tableau minutieusement composé de Charles-Marie-Bernard Palianti (1815-1895), témoignent de l'intérêt pour les voyages en « Orient », en l'occurrence l'Afrique du nord.



Eugène Delacroix Paysage Marocain (Tanger) 1832 Plume et encre brune

Quant au traitement du paysage, cohabitent d'une part un « Gros temps (marine) » de Félix Ziem (1821-1911), un « Lac en Ecosse, après l'orage, 1875-1878 » de Gustave Doré (1832-1883) d'inspiration romantique, et d'autre part le « Paysage soleil couchant, 1853 » de Camille Corot (1796-1875), un « Lavoir au bord d'un ruisseau, soleil couchant » de François-Auguste Ravier (1814-1895) ou encore « L'Isère à Grenoble 12/14 septembre1882 » de Johan Barthold Jongkind, les pré-impressionnistes. Puis nous entrons dans l'univers des femmes :



Xavier Sigalon Tête d'antillaise 1821

La « Tête d'Antillaise, 1821 » de Xavier Sigalon (1787-1837), portrait remarquable d'élégance et de sensibilité, une « Femme italienne jouant du tambourin » de Dominique-Louis-Ferréol Papety (1815-1849) ami d'Ernest Hébert, au regard attachant, la « Jeune fille soufflant une fleur, 1872 » à la nudité presque hellénique, de Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898) grande figure du symbolisme, ou encore « Te nave nave fenua (Terre délicieuse), vers 1892 », icône du paradis perdu, de Paul Gauguin (1848-1903) réalisée suivant la technique du pointillisme nous acheminant vers le XXème siècle. Autant d'œuvres

qui laissent une part aux femmes, mais... sous le regard des hommes!

En somme, un voyage à travers les courants esthétiques et les styles personnels, prouvant que le

dessin peut avoir sa propre raison d'être.

Une mine de richesses contenues dans les réserves du musée de Grenoble était venue à nous comme autant de découvertes inattendues.

Exposition au Musée de Grenoble : « Servir les Dieux d'Egypte Divines adoratrices, chanteuses et prêtres d'Amon à Thèbes »

Le 24 novembre 2018, nous sommes quarante à nous retrouver au musée de Grenoble pour une visite guidée de l'exposition « Servir les dieux d'Egypte, Divines adoratrices, chanteuses et prêtres d'Amon à Thèbes ».



Le groupe des participants à l'entrée de l'exposition.

Consacrée à l'Egypte antique de la Troisième Période intermédiaire, c'est-à-dire entre 1069 et 655 avant J.C., autour des découvertes du temple de Karnac dans l'ancienne ville de Thèbes en Haute Egypte, aujourd'hui Louxor, cette exposition nous plonge dans un décor historique des plus symboliques et raffinés.

Une fois expliquées les raisons de la présence de cette exposition à Grenoble, ville à qui Champollion, déchiffreur des hiéroglyphes en 1822, donna la réputation d'«égyptienne » et dont le musée se trouva dépositaire d'objets de deux collectionneurs isérois, le comte de Saint-Ferriol d'Uriage et Dubois-Aimé de Meylan, la visite peut commencer.

Dans la première pièce, le cercueil d'une maîtresse de maison et chanteuse d'Amon affirme d'entrée le rôle des femmes dans cette société et donne l'occasion de situer le contexte.



Cercueil extérieur de princesse vers 725 av J.C

Les premières traces retrouvées en Egypte datent

de 4500 av. J.C, les premiers hiéroglyphes de 3100 av.J.C. sous la lère dynastie qui unifia l'Egypte. Les pyramides vers 2700 av. J.C. marquent l'apogée de l'Ancien Empire avec Memphis pour capitale. Sous le Moyen Empire la grande nouveauté est l'apparition de la peinture dans les nécropoles ; avec le Nouvel Empire et le règne de Toutankhamon, on assiste à un grand épanouissement artistique. Or la période qui nous intéresse est située juste après, entre le Nouvel Empire (env. 1539 - env.1069 av. J.C.) et la Basse Epoque (env. 655 - env.332 av. J.C.). Elle recouvre cinq dynasties et oscille entre anarchie politique et reconquête avec, en Haute Egypte Thèbes pour capitale qui a remplacé Memphis déchue au Moyen-Empire, et Tanis, capitale de la Basse Egypte dans le delta du Nil. Cette période de dyarchie (traduisez : gouvernement par deux commandements), économiquement voit la royauté s'affaiblir et la réalité du pouvoir passer aux mains des prêtres d'Amon, dieu des rois thébains, dieu suprême imposé à tout l'empire, rétabli précédemment par Toutankhamon et qui sera identifié à Zeus par les Grecs.

Pendant cette période de décadence progressive de l'empire, Thèbes sera centre religieux jusqu'à sa destruction par les Assyriens en 654 av. J.C. Les souverains placent alors leurs filles au sein du clergé de Thèbes comme « Adoratrices » du dieu Amon, en quelque sorte vierges consacrées, assurant le lien entre pouvoir royal et pouvoir divin. Assimilées à des déesses, elles jouissaient d'une situation privilégiée et, dans ce territoire très aride de déserts, devaient s'assurer de la stabilité de la crue du Nil dont la vallée est comparable à une fleur de lotus (tige et delta), le lotus d'où émerge la naissance du monde représentée par un enfant rasé, tresse sur le côté et, avec sur la tête un disque solaire et un croissant de lune.

Avec la chute du rôle du pharaon, la prêtresse supplante la fonction de la déesse ; elle est représentée avec les deux plumes d'Amon et, sur la tête, la double couronne de la Haute et de la Basse Egypte. Ainsi une Adoratrice du dieu Amon, fille de roi ou fille par adoption du pharaon, devient reine et épouse divine représentée par un corps de femme,



Etui à tablette dédiée pour l'adoratrice Chépénoupette II (675-655 avant JC)

une tête de lionne au caractère protecteur et nourricier, avec deux grandes plumes et des cornes de vache.

Intrônisées par les dieux, ces prêtresses - déesses insufflaient la vie au pharaon pour qu'il accède à la vie éternelle : le symbole de leur souffle apparaît dessiné sur leur cercueil. Et l'on découvre toute l'imagerie symbolique en analysant la décoration des cercueils.

Si le visage représenté est de

couleur verte, il s'agit d'un homme ; le vert, symbole de fertilité et de renaissance, en référence au mythe d'Osiris, le premier roi, qui amène l'agriculture, les lois, les mathématiques et l'écriture, c'est-à-dire la civilisation et l'ordre.

Si le visage est couleur terre, il s'agit d'un prêtre, dont le rôle est d'assurer, au travers de l'encens, le passage de la matière qu'il purifie pour nourrir les dieux.

Le dieu, lui, est représenté par une couronne, un pagne et une queue de taureau, signe de son autorité à gouverner les hommes. Il a toujours une femme pour perpétuer la vie et est associé à une triade.

Sur les cercueils, en carton et en plâtre, des formules du Livre des Morts pour permettre l'accès à l'immortalité, et à l'intérieur le corps entouré de bandelettes pour contenir son intégrité, allusion encore au mythe d'Osiris... auquel Amon était assimilé.

Horus, fils d'Osiris, dieu royal qui devient pharaon, est représenté sous la forme d'un faucon dont les deux yeux figurent le soleil et la lune. Il devient même parfois le soleil lui-même ; car le soleil est assimilé à un dieu qui donne à voir, procure chaleur, fertilité, énergie éternellement renouvelée et passe dans le monde de l'invisible la nuit ; il rend la vie éternelle. Les nécropoles seront donc installées du côté où il se couche, à l'ouest, et les villes du côté de la vie, à

l'est!

Un ensemble remarquable de mobilier funéraire, d'objets emblématiques et de statues évoque l'organisation de la vie qui règne dans le temple, au service du culte du dieu Amon, organisation où fonctions sacerdotales et pouvoir temporel sont étroitement liés. On dit, on dessine, on écrit sur le bois, sur la pierre de granit, sur les feuilles de papyrus et « le Verbe se fait chair ». Le culte d'Amon avait repris de l'importance avec la construction du temple de Karnak, construit en terre, marque d'éternité ; au croisement de deux axes : l'axe royal nord-sud et l'axe divin est-ouest, solaire, se situe le lieu de Dieu.

Parmi les objets utilisés dans les rituels funéraires, nous découvrons une série de quatre vases canopes, ces récipients destinés à recevoir les viscères (foie, intestin, poumon) embaumés du défunt, ayant pour couvercle une tête emblématique d'homme, de chien, de faucon ou de babouin ; le cœur, siège de la pensée et gardien de la mémoire de toutes les actions du défunt, était le seul organe à rester dans le corps.

C'est avec le cercueil d'une prêtresse et chanteuse d'Amon lors des processions dans les fêtes que se termine notre visite : représentée avec une perruque courte, les seins sous forme de fleurs, les mains parées de bijoux, entourée de claquoirs et d'instruments à cordes qui rappellent le bruit de la vache sacrée dans les fourrés de papyrus d'où émerge le lotus, lieu de naissance du monde, le tout accompagné d'un liseron, symbole de fertilité et de spiritualité! Très sensuelle, elle suscite le désir qui engendre la vie.

Devant la beauté et le raffinement de tant de pièces précieuses datant de 3000 ans, sous l'analyse et les commentaires anecdotiques, souvent empreints de drôlerie de notre guide, ces deux heures de visite furent un réel moment de plaisir, en même temps qu'une leçon d'histoire et d'histoire de l'art aux temps les plus anciens.

L'occasion aussi de mettre en parallèle le monde du XXIème siècle...

Conférence généalogie Le 22 septembre 2018

Cette conférence animée par Gisèle Bouzon-Durand et André Civet s'est tenue au Lycée Agricole de la Côte-Saint-André à l'invitation du Centre de Généalogie du Dauphiné qui a choisi cette année de tenir en matinée son Assemblée Générale au Lycée Agricole de La Côte-Saint-André et a sollicité l'Association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » pour une conférence l'après-midi sur le thème: « Jongkind : sa vie, son œuvre et ses dernières années en Dauphiné ».

Gisèle Bouzon-Durand et André Civet ont accepté d'honorer cette invitation et ont proposé une prestation à deux voix à partir d'un diaporama enrichi grâce au concours de Lydia Martinez.

Mme Evelyne Benac, élue ce jour Présidente du Centre de Généalogie du Dauphiné et très sollicitée par ses nouvelles tâches a regretté ne pas pouvoir nous rejoindre. Plus d'une cinquantaine de personnes ont assisté à cette conférence aux côtés de quelques

membres de l'association.

S'appuyant sur de nombreuses reproductions du peintre Jongkind, les conférenciers ont rendu hommage à sa maîtrise de l'aquarelle et de l'huile mais aussi, à travers les paysages urbains et ruraux et notamment dauphinois, ainsi que les scènes de vie quotidienne, ils ont permis à l'auditoire d'apprécier un témoin de son temps et un homme à la personnalité attachante. Né aux Pays-Bas en 1819, Johan Barthold Jongkind aurait pu consacrer sa vie à peindre les ports du Nord de l'Europe, les patineurs et les moulins à vent. Mais sa passion et son talent pour jouer de la lumière ou pour croquer des personnages l'ont poussé à découvrir d'autres horizons. De Paris à la Normandie, de Nevers au Sud de la France, il est devenu peu à peu l'initiateur d'une nouvelle école du

paysage et allait ouvrir la voie à l'Impressionnisme. Claude Monet lui-même, qu'il côtoya en Normandie, reconnut lui « devoir l'éducation définitive de son œil ». En 1873, en accompagnant une amie néerlandaise et peintre comme lui, Joséphine FESSER, qui venait rendre visite à son fils, cuisinier au château de Pupetières, Jongkind découvrit le Dauphiné. Il reviendra dès lors tous les étés dans la vallée de la Bourbre puis, à partir de 1878, s'installera à la Côte-Saint-André où il sera inhumé en 1891.

La conférence s'est terminée à 17H comme prévu et a répondu aux attentes des auditeurs qui, pour quelques-uns, ont souhaité la prolonger et partager avec les conférenciers l'intérêt porté à la vie et à l'œuvre de Jongkind.

Circuit du Bicentenaire en Vallée de la Bourbre le 26 Mai 2018

«Joli mois de Mai » se disaient les curieux au début de ce parcours qui allait les conduire en voiture de Burcin à Virieu.

«Joli» par cette matinée ensoleillée, fraîche, agréable et «attachante» par les sites jalonnant cette promenade insolite anticipant le Bicentenaire de la naissance de J.B Jongkind à l'horizon 2019.

Ainsi, plusieurs artistes s'étaient associés à la découverte des paysages que Jongkind avait révélés dans ses aquarelles délicates. Aux sources de la Bourbre, Burcin, village natal de Joseph Guétaz, était sympathiquement conté par Marie Feuvrier-Bourdariat à travers l'histoire du pays et de ses habitants.

Car les belles demeures dauphinoises qui ornent le cœur du bourg font toujours l'étonnement et la curiosité des passants avec leur belle variété architecturale. L'une d'entre elles ouvrit son parc à la visite pour le plus grand plaisir des participants.

Plus loin, Châbons, avec sa gare qui avait accueilli Jongkind en 1873, fut la première étape du circuit. L'église bâtie sur son promontoire dominant la riante vallée de la Bourbre offrit aux yeux de tous une perspective remarquable allant des Terres Froides jusqu'aux Alpes voisines.

Nous glissâmes ensuite vers le hameau de La Combe, admirant au passage la ferme Durand.

Puis le village de Blandin nous fit revivre et apprécier des moments de la vie et des œuvres du peintre hollandais qui allait se révéler précurseur de l'Impressionnisme.

Ensuite la chapelle de La Milin, avec son histoire contée... Et quel moment réconfortant et délicieux que ce piquenique en écoutant la poésie de Brassens chantée avec talent et délicatesse par notre ami Jean-Paul Durand!

Après leur présentation par les artistes peintres qui nous accompagnaient : Janine Kucharczyk, Florence Paquien, Emmanuelle Paolillo, Brigitte Ferrus, et François Dalle-Rive, photographe, nous repartîmes vers le vallon de Lamartine et le château de Pupetières. Le Romantisme, l'histoire mouvementée des lieux, la verdoyance du site immortalisé par les œuvres de Jongkind, tout contribuait à notre plaisir.

A notre arrivée à Virieu, le château se laissait contempler depuis l'Homnezy comme l'avait superbement peint l'artiste.



Le groupe écoute une artiste à la chapelle de Milin

Sur la place du Trève avec ses maisons caractéristiques, ce fut la découverte de la vie rurale du bourg à travers l'oeuvre attachante qu'en avait réalisée Jongkind.

Il était 17h, ainsi nous terminions ce périple amical

et artistique en profitant de la collation conviviale offerte par l'association sous la halle, aux quelque 50 participants qui avaient contribué à la réussite de ce circuit.

Circuit du Bicentenaire de la naissance de Jongkind, dans la plaine de la Bièvre le samedi 09 juin 2018

Ce jour-là, à 9 heures 15 devant l'église de Gillonnay, Gisèle Bouzon-Durand, Nicole Laverdure et André Civet, membres de l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné » accueillent une cinquantaine de personnes parmi lesquelles figurent de nombreux adhérents de l'association, dont le Président Joseph Guétaz ainsi qu'une quinzaine d'artistes bien décidés à participer au projet intitulé « Jongkind 1819-2019 - Nouveaux regards ». Ce projet s'inscrit dans le cadre de la saison 3 de l'action « Paysage-Paysages » du Conseil départemental.

Ce circuit du Bicentenaire programmé dans la plaine de la Bièvre a pour but de faire découvrir ces lieux aux personnes intéressées par cette initiative.

En premier lieu, les accompagnateurs emmènent les participants là où le peintre Jongkind a choisi de poser son chevalet pour représenter l'église de Gillonnay. Puis ils conduisent le groupe successivement :

- à La Côte-Saint-André, devant l'Office du Tourisme où se trouve le lutrin n^9 pour suivre le circuit des lutrins n^{os} 10, 11, 12 et 13
- -sur le site du château de Bressieux où Gilbert Badez, membre de l'association et maire de la commune nous accueille pour la pause méridienne
- à Balbins pour visiter la petite chapelle Saint-Michel et son cimetière, près du lutrin n°14 qui surplombe magnifiquement la plaine de la Bièvre
- et enfin, [il s'agit d'une première pour l'association],

au château d'Armanais, où nous attend son propriétaire M. de Monts de Savasse, lui-même adhérent de l'association. Ce dernier développe l'histoire de sa famille et du domaine. Au fil de l'exposé, le groupe est accompagné dans les différents lieux du parc et autour de la demeure, pour permettre à chacun de se représenter les différents points de vue que Jongkind, en son temps, a pu apprécier et peindre.

Joseph Guétaz remercie chaleureusement M. de Monts de Savasse pour son accueil et l'ouverture de sa propriété à tous les participants : adhérents et artistes.

Un goûter, préparé par les membres de l'association et partagé à l'ombre du château, clôture cette journée-découverte particulièrement réussie sous le soleil radieux de juin, une lumière chère à Jongkind et avec la convivialité de mise.



Les participants au château de Bressieux

Le circuit d'été dans la Vallée de la Bourbre le jeudi 9 août 2018

Il était 17 h, moment propice de cette journée estivale pour bénéficier de la douceur de la température. Cependant, la météo allait à l'encontre de son ordinaire et les averses se succédaient. Bien nous prit de commencer notre rendez-vous sur les pas de Jongkind par la visite château de Virieu protecteur... de la pluie, en la circonstance. L'histoire millénaire de cette demeure nous entraînait dans celle de la France avec les événements vécus au fil des siècles par les différents propriétaires dont la famille de Virieu, fondatrice des lieux au XIIème siècle et occupante à ce jour. A l'issue de la visite bien appréciée, les éclaircies

du ciel nous laissèrent heureusement découvrir la nature que Jongkind avait trouvée «splendide». Ce fut effectivement le cas.



Les visiteurs sur les marches du château de Virieu

Nous nous rendîmes sur le promontoire de l'Homnézy pour admirer la vue imprenable sur la vallée de la Bourbre et le château. Les rayons ardents du soleil perçaient les nuages pour donner leurs plus beaux atouts aux creux, collines et montagnes à l'horizon. Jongkind en avait été conquis et exécuta en 1877 son huile « château de Virieu ». Nous descendîmes ensuite au village rejoindre la place du Trève, éponyme de l'oeuvre du peintre révélant avec exactitude le quartier devenu moins vivant de nos jours , mais ô combien attachant.

Pupetières et son vallon constitua la dernière étape de ce circuit écourté par une forte averse. Néanmoins les participants encore abrités sous les feuillages purent écouter l'histoire du château et goûter la lecture du « Vallon » de Lamartine. Là, en fin de journée, forcés de nous séparer avec la persistance de la pluie, nous devions nous quitter devant le lutrin reproduisant la «maison Fesser» peinte par Jongkind en 1873 lors son arrivée en Dauphiné.

Circuit d'été du jeudi 23 août 2018 à La Côte-Saint-Andre et à Balbins

Ce jeudi matin 23 août 2018, à 9H, Gisèle Bouzon-Durand et André Civet, membres de l'association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné », sont présents à La Côte-Saint-André, devant le lutrin n°9, sur la place Hector Berlioz, face à l'office du tourisme, pour accueillir les visiteurs au nombre d'une vingtaine. Participent de nombreux adhérents de l'association dont Joseph Guétaz, président.

Ce dernier introduit la matinée sous le signe « Jongkind 1819/2019 - Nouveaux Regards » thème de notre projet 2019 concernant le Bicentenaire de la naissance de Jongkind. Puis, Gisèle Bouzon Durand parle du peintre, de ses origines modestes, de sa passion pour le dessin, de ses maîtres en peinture, Andréas Schelfhout et Eugène Isabey, de son histoire et de ses nombreuses rencontres dont Joséphine Fesser qui lui fit découvrir le Dauphiné. C'est ainsi qu'il vécut avec sa famille d'adoption, d'abord dans la vallée de la Bourbre de 1873 à 1878 avant de s'installer en 1878, à La Côte-Saint-André où il repose depuis 1891 aux côtés de « son Bon Ange », Joséphine Fesser.

Puis, Gisèle et André, spécialiste du patrimoine architectural, accompagnent les visiteurs dans les pas du peintre Jongkind, en parcourant le chemin qui sépare les six lutrins implantés sur les communes de la Côte Saint-André et Balbins.

C'est une présentation à plusieurs voix qui est proposée au public tout le long du circuit, et ce, afin de répondre à cette question qui taraude tout visiteur : « Pourquoi l'homme du plat pays, aux brumes presque journalières, est-il venu passer à La Côte-Saint-André plus des douze dernières années de sa vie pour y trouver finalement sa place au cimetière aux côtés de son amie Joséphine ? »

Après une rétrospective de sa vie aux Pays-Bas, à Paris, à Honfleur, dans le Nivernais, puis dans le Dauphiné, nous nous efforçons, avec la passion qui est la nôtre, d'apporter les informations utiles à la connaissance et à une meilleure compréhension de

l'homme d'abord, et du peintre ensuite, qui fut l'ami des bêtes, des « petites gens », et des enfants qui l'avaient surnommé « le père Jonquille ». Précurseur de l'impressionnisme, il est à situer entre Corot et Monet qui dira de lui : « C'est à Jongkind que je dois l'éducation définitive de mon œil ».

Nous nous rendons vers l'ancien hôtel de Blanc De Blanville qui héberge aujourd'hui l'hôtel de ville, et dans sa cour intérieure, pour regarder un poster géant représentant Jongkind devant la villa Beausejour ; un cartel y a été ajouté pour explication. Ensuite, nous nous dirigeons vers les Halles et le passage de Bocsozel qui mène au château Louis XI et où cinq nouveaux posters représentant le peintre Jongkind et quatre de ses tableaux ont été apposés récemment par la municipalité afin de rappeler à tout promeneur la présence de ce peintre dans le paysage côtois et ses environs.



Les amis de Jongkind devant le portrait de Jongkind à La Côte-St-André

Nous poursuivons notre visite pour découvrir les autres lutrins: la rue Saint-André, la place St-André, la villa Beauséjour après avoir admiré la silhouette métallique de Jongkind offerte par les descendants de Joséphine Fesser, et le cimetière où reposent Johan Barthold Jongkind et Joséphine Fesser tous deux décédés en 1891.

Ensuite, sur invitation de son directeur, nous revenons devant l'Office du Tourisme pour partager le verre de l'amitié offert conjointement par l'OT et l'Association. À cet effet, André installe deux tables qui serviront aussi à présenter un certain nombre de documents et de livres relatifs à l'œuvre du peintre à

un public intéressé et curieux. Lors de ce moment de convivialité, chacun peut poser ses questions et exprimer son ressenti très positif.

Enfin, nous prenons la route de Balbins en covoiturage pour nous rendre à la petite chapelle Saint-Michel enchâssée dans le vieux cimetière ; site si cher à Jongkind pour, d'une part admirer le point de vue sur la plaine de la Bièvre près du dernier lutrin n° 14, et d'autre part écouter les explications de M. Louis Belle-Larant, fidèle gardien de ce lieu, passionné de Jongkind et sonneur du carillon de l'Angélus qu'il nous fait résonner à midi, au plus grand plaisir de tous.

Aller dans les pas de Jongkind, sur les lieux où il a posé son chevalet et où il a peint, a permis aux membres présents de découvrir ou de redécouvrir de magnifiques paysages du Dauphiné et un riche patrimoine architectural.

En conclusion, nous nous sommes laissés guider vers cette région lumineuse qu'occupe Jongkind dans le ciel de l'Art, lui dont Claude Monet écrivait : « On a toujours à gagner à regarder les paysages de Jongkind parce qu'il peint sincèrement comme il voit et comme il sent ».

Promenade des journées du patrimoine à La Côte-St-André

Le samedi 15 septembre après-midi, une trentaine d'amateurs d'art se sont retrouvés pour une visite proposée par l'association le long des lutrins évoquant, de la Place Berlioz à la Chapelle de Balbins, les années passées par Jongkind en plaine de Bièvre.

Au fil des étapes, ils ont pu s'entretenir avec des artistes en pleine création pour le projet « Jongkind 1819-2019 Nouveaux Regards » : Michel Barral-Baron sous la halle médiévale, Luis Cortes de Suza dans son nouvel atelier Place de la Halle et Jean-Paul Gautier vers la Villa Beau Séjour.

Au terme du périple, à la Chapelle Saint-Michel de Balbins, Louis Belle-Larant a présenté le site et fait résonner la cloche de cette petite chapelle, source d'inspiration pour Jongkind.

Tout au long du parcours, les accompagnateurs se sont attachés à faire découvrir le peintre mais aussi le riche patrimoine local et les paysages remarquables de la région.

C'est par une collation, devant un magnifique panorama de la Plaine de la Bièvre, que cette rencontre s'est terminée de façon festive.

Journée du Patrimoine en Vallée de la Bourbre

Les journées du Patrimoine 2018 donnaient l'occasion à l'association " Dans les pas de Jongkind en Dauphiné" d'organiser « La découverte du circuit Jongkind » en présence des peintres préparant le bicentenaire de sa naissance (1819-2019).

Le dimanche 16 septembre nous offrait ses plus beaux atouts par un soleil généreux pour accompagner en voiture 30 visiteurs sur le circuit dans la vallée de La Bourbre. A la gare de Châbons, Joseph Guétaz, président de l'association accueillait les visiteurs avec le même engouement qu'il aurait eu à l'arrivée de Jongkind et de Joséphine Fesser en Dauphiné lors de l'été 1873.

A présent en 2018, comme il se doit, Joseph présentait aux visiteurs J.B Jongkind, précurseur de l'Impressionnisme à travers sa vie et son œuvre. Il faisait état également des activités de l'association et notamment de l'objectif phare : la célébration du Bicentenaire de la naissance du peintre en juin 2019. Aussi cette journée du Patrimoine 2018 se voulaitelle être originale en faisant découvrir le circuit avec

le concours de plusieurs peintres contemporains exprimant leur ressenti sur les sites peints par Jongkind.

Ce fut d'abord Janine Kucharczyk montrant son travail artistique particulier près de l'église de Châbons. Là, aidés de Maryvonne et Marie Carmen, Martine et Serge commentaient le lieu même où Jongkind installait son chevalet devant le large panorama de la vallée de la Bourbre et ses collines verdoyantes précédant les Alpes au loin.

Châbons, Burcin, la chapelle de La Milin, Pupetières, Blandin, Virieu s'offraient aux yeux des visiteurs comme sur un plateau. L'histoire de l'église actuelle était décrite par Martine comme celle de l'ancienne que Jongkind avait vue et traduite dans l'aquarelle expliquée par Serge.

En longeant les étangs et la Bourbre cachée par les bosquets, nous arrivions à Blandin pour découvrir avec Jean-Paul Gautier, notre ami peintre, ce village discret et charmant où, autrefois, les lavandières immortalisées par Jongkind lavaient le linge dans l'eau fraîche de la rivière. Près du rosier créé au nom de l'artiste, on remarquait aussi son aquarelle réalisée depuis la rue montante du village avec ses maisons en enfilade. Près de la mairie, le lutrin rappelait « La voie ferrée à Blandin », œuvre de 1877 par laquelle l'artiste montrait la modernité des transports lors de cette fin de siècle en pleine révolution industrielle.

En poursuivant le parcours, Pupetières blotti dans son écrin de verdure nous baignait alors dans le Romantisme à l'écoute des lectures du "Vallon" de Lamartine et du poème d'Anna de Noailles en écho. Tandis que Jongkind, lui, traduisait le calme et la douceur de la vie campagnarde et familiale au hameau de Mallein dominant le château ... Ce 16 septembre 2018, Maurice Jayet avait installé son matériel de peinture au bord du chemin entre le château en pleine effervescence pour cette journée du Patrimoine et la "maison Jongkind". Maurice étirait ses noirs et blancs brillants sur sa toile abstraite, pour évoquer le scintillement de la lumière au regard du site qu'avait représenté en son temps Jongkind.



Maurice Jayet, peintre, a expliqué aux participants sa technique de travail puis pause lecture

Les participants au circuit rejoignirent ensuite la place du Trève à Virieu vers le lutrin reproduisant l'aquarelle du maître hollandais. On y voit les maisons de caractère aussi différentes les unes que les autres mais inchangées depuis plus d'un siècle. La vie rurale du quartier y est traduite avec justesse par une chaude journée d'été où les villageois s'affairent à leurs tâches quotidiennes.

Après le bourg du vieux Virieu, nous prenions de la hauteur, arrivés sur le promontoire de l'Homnezy où Jongkind s'était "éclaté". En effet l'amour qu'il portait à la campagne et la joie qu'il ressentait nous étaient offertes en cadeau par cette toile lumineuse aussi petite par ses dimensions que remarquable par l'amplitude du paysage évoqué.

Florence Paquien l'avait bien compris posant son chevalet vers le lutrin dominant la combe pour interpréter ce qu'elle-même ressentait en peignant le château de Virieu caressé par la lumière dorée du soleil qui s'inclinait doucement à l'horizon. Il était alors temps de rejoindre à 17h le château de Virieu pour une visite privée que certains tenaient à faire. Ce fut aussi l'instant propice à la convivialité au cours de la collation offerte par l'association devant la demeure millénaire.

Tous nos invités exprimèrent leur satisfaction, encourageant ainsi les animateurs de ce circuit «découverte». À leur tour, ceux-ci les remerciaient de leur participation, tout comme celle des artistes, pour avoir contribuer au succès de cette initiative.

Un samedi sur les routes de l'Isle Crémieu et du Pays des Couleurs

Le 28 avril 2018, sous la conduite de guides passionnés, nous étions plus de soixante à mettre nos pas dans ceux des peintres qui avaient trouvé sur ces territoires du Nord-Isère des lieux de prédilection pour exercer leur art.

La visite débute dans l'air frais du matin par la cité de Crémieu où logeait Charles-François Daubigny lorsqu'il venait rendre visite à François-Auguste Ravier de Morestel. L'évocation de l'évolution de l'environnement s'enchaîne sur un rythme alerte avec des présentations d'œuvres laissées par les peintres venus ici au fil du temps. L'histoire de Crémieu se lit encore à travers de magnifiques bâtiments conservés : château des Dauphins du XIIème siècle, ancien couvent des Augustins avec son église et son admirable cloître, couvents des Visitandines et des Ursulines, halle du XVème siècle, maisons urbaines, échoppes de marchands... et puis la colline de Saint-Hippolyte et les vestiges des anciennes fortifications enserrant la ville dès le XIIème siècle et remplacées par une enceinte percée de cinq portes au XIVème

siècle ; autant de lieux peints par Daubigny, Ravier, Gustave Allemand (1846-1888) ou Adolphe Appian (1819-1898), entre autres. Poursuivant notre parcours en car, nous découvrons à Siccieu l'Etang de Bas, peint par Daubigny et qui avait été créé pour fournir de l'eau aux moulins de la vallée et élever du poisson : dans une solitude tranquille, un voile de brume scintille à travers la lumière. Puis Optevoz, l'Etang de la Thuile révélé à l'exposition universelle de 1855 par Daubigny : le regard traverse la toile, mélange de ruines et d'arbres dont la cime s'inscrit dans le ciel, reflets glissant sur l'eau, le charme pittoresque de certaines anthologies scolaires...



La vanne d'Optevoz qui inspira Charles-François Daubigny

Daubigny séjourna en Isle Crémieu avec Camille Corot en 1852 et s'adonna là à son thème de prédilection : l'eau. Une autre de ses huiles « La Vanne d'Optevoz, 1859 » est au musée du Louvre ; au musée du Louvre également : « Optevoz, Blanchisseuse au bord de l'eau » par Corot. Le village d'Optevoz fut en effet un lieu de séjour pour de nombreux peintres paysagistes et son Auberge des Peintres abrite deux peintures murales de Philippe Tassier (1873-1947) représentant l'Etang de Bas entouré de collines boisées et d'éperons rocheux.

Puis notre groupe rejoint Brangues, village de littérature. La visite du bourg et son histoire liée à Stendhal et Paul Claudel constitue le temps fort de l'après-midi.

A l'espace d'expositions Claudel-Stendhal, nous sommes sensibles à la magistrale présentation des itinéraires des deux écrivains ainsi qu'à l'analyse comparative entre faits réels et transpositions dans le roman de Stendhal. Ainsi préparé à glisser de la réalité à l'imaginaire, l'esprit vacille un peu au regard de la ferme d'Antoine Berthet qui donna naissance au personnage de Julien Sorel; et nous entrons dans cette église de Brangues, rendue doublement célèbre par la fin tragique d'une passion mise à nue sous la plume de Stendhal et par la « Prière à Marie », poème de Paul Claudel qui venait prier là tous les matins lors de ses séjours à Brangues.

Nous arrivons ensuite, reçus avec simplicité et gentillesse par les propriétaires des lieux, dans la demeure historique de la famille Michoud qui fut à l'origine de l'intrigue du roman « Le rouge et le Noir », funeste chronique du XIXème siècle. Un moment d'émotion... Madame de Rénal – Julien Sorel, c'était donc là ? L'intérieur est d'époque, soigneusement préservé, incroyable !

Mais le temps passe si vite, reste à s'acheminer vers le château acheté en 1927 par Paul Claudel à

la famille De Virieu ; et encore faire vite pour avoir accès à la sépulture de l'écrivain par le sentier fléché à l'extérieur de la propriété...

Car nous sommes attendus à Corbelin par les membres de l'association François Guiguet, d'abord dans l'église du village où nous seront présentées les deux toiles de l'artiste qui y demeurent et dont l'une récemment restaurée : « Le retour de Tobie » guérissant la cécité de son père est l'illustration d'un récit de l'Ancien Testament.



Les amis de Jongkind reçus à la maison Guiguet

Puis Paule Guiguet nous reçoit, avec la gentillesse et l'élégance que nous lui connaissons, dans la maison natale de son aïeul, le peintre portraitiste François Guiguet : une mise en contact avec l'environnement et l'œuvre du peintre, tout en délicatesse et soigneusement préparée, qui nous honore tous et renforce, s'il en était besoin, les liens entre nos deux associations.



François Guiguet «Marcel Guiguet tirant à l'arc» - La petite carriole est toujours là

«A propos de Chatou de la Seine, et des impressionnistes.» Voyage du 22 au 24 juin 2018

Les Impressionnistes

A l'ouest de Paris, le site de Chatou permet un voyage agréable et instructif, à la fois dans l'espace et dans le temps. C'est le propre de ces sites liés à l'Impressionnisme, qui évoquent aussi bien l'architecture, que la peinture, la littérature, le cinéma... et même la politique.

C'est la Seine, qui a facilité toutes ces approches, et c'est la Maison Fournaise qui les a cristallisées. Chez les Fournaise, tout le monde s'appelle Alphonse, même les filles. Monsieur Alphonse Fournaise est charpentier de bateaux ; Hippolyte Alphonse, le fils, est beau gosse (c'est lui qui porte une barbe rousse, un canotier et un marcel, dans le Déjeuner des Canotiers) et son rôle principal est d'aider les dames à embarquer et débarquer. Sa sœur Alphonsine est le modèle aimé des peintres, particulièrement de Renoir.

Edgar Degas est un ami d'Alphonsine, Caillebotte aime pratiquer le canotage, et Guy de Maupassant encore plus : « Ma grande, ma seule, mon absorbante passion, pendant dix ans, ce fut la Seine. ». Monsieur

Fournaise entretient les yoles, les amis se retrouvent dans les guinguettes et les bastringues. Les dames se font promener, les beaux hommes musclés tiennent la rame, les voles portent des noms évocateurs. La Feuille de Rose n'est pas seulement le nom d'une pièce licencieuse de Maupassant, c'est aussi le nom de l'un de ses bateaux... C'est cet univers que peint Pierre Auguste Renoir. Il a découvert les lieux lors d'une promenade avec le Prince Bibesco, un familier du restaurant Fournaise, en 1868. Dès lors, Chatou et ses berges vont lui inspirer une trentaine de toiles. Renoir et son ami Claude Monet peignent côte à côte des tableaux qui marqueront l'histoire de l'Impressionnisme; ils ont moins de trente ans. On peut trouver le portrait d'Alphonsine Fournaise au Musée d'Orsay. Il faut aller plus loin pour voir le Déjeuner des canotiers : il est conservé à la Phillips Collection de Washington. Mais la Maison Fournaise, de nos jours en offre une copie satisfaisante, et surtout le cadre soigneusement restauré de ce balcon festif et tranquille où sont réunis quatorze personnages, parmi lesquels Aline Charigot (qui deviendra Madame Renoir), Gustave Caillebotte, Alphonse et Alphonsine Fournaise, le critique et collectionneur Charles Ephrussi, et peut-être même Renoir lui-même, qui se serait représenté, ou invité, pour qu'on ne se retrouve pas treize à table.



La maison Fournaise à Chatou

Chaque tableau, chaque détail, est une rencontre, un croisement, une occasion de retrouver l'histoire. On retrouvera ces personnages et cette ambiance dans plusieurs nouvelles de Maupassant : « La femme de Paul », « Mouche », « Sur l'eau », « Yvette ». En voici un exemple, extrait de « La Femme de Paul » :

«Le Restaurant Grillon, ce phalanstère des canotiers, se vidait lentement. C'était devant la porte, un tumulte de cris, d'appels, et les grands gaillards en maillot blanc gesticulaient avec des avirons sur l'épaule. Les femmes en claire toilette de printemps, embarquaient avec précaution dans les yoles, et s'asseyant à la barre, disposaient leur robe, tandis que le maître de l'établissement, un fort garçon à barbe rousse, d'une vigueur célèbre, donnait la main aux belles petites en maintenant d'aplomb les frêles embarcations. »

... et Jongkind?

He bien, en 1862, au Havre Jongkind avait rencontré

Monet, dont le regard ne sera jamais plus le même.La découverte de Chatou par Renoir remonte à 1868... Dans ces années-là, et les suivantes, Jongkind est en Hollande, en Belgique, à Paris, à Nantes. Avec Madame Fesser. Puis il découvre Nevers, et le château de Pupetières. Et le Dauphiné. Il est ailleurs.

... et après ?

C'est la vie d'artiste. Le temps passe, les modes aussi. Si Renoir retourne à Chatou jusqu'à la fin de sa vie, Guy de Maupassant quitte les lieux pour Poissy en 1889 où il y fait transporter ses bateaux. Maupassant aimait beaucoup les femmes, les dames, les prostituées... presque autant que la Seine. Mais trop c'est trop : « à Chatou, ce n'était plus tenable, à cause du voisinage. Il y avait vraiment trop de demimondaines. Je le regrette pour Alphonse et Madame Papillon qui ont toujours été très gentils et qui prenaient grand soin de mes bateaux. »

Fermée dès 1906 par Alphonsine (1846-1937), la maison Fournaise se dégrade au fil du temps. Proche de la ruine, elle est acquise en 1979 par la ville de Chatou, inscrite en 1982 à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques, puis restaurée par la municipalité avec des aides de l'état, de la région, du département et le soutien de deux associations, les Amis de la Maison Fournaise et Friends of French Art. Enfin, le vendredi 22 juin 2018, à 14 h 30, après un voyage en car d'une durée de 9 heures, dont un contournement mémorable de Paris-la-grand-ville, l'Association Dans les pas de Jongkind en Dauphiné part en croisière, pour une visite commentée. C'est l'occasion de découvrir les abords de l'Ile des Impressionnistes, l'occasion aussi de s'apercevoir, mais qui en eût douté, que le monde en un peu plus d'un siècle, a bien changé. La ZAC de Rueil 2000 a remplacé Claude Monet, Auguste Renoir, Alfred Sisley, Berthe Morisot, Edouard Manet, Camille Pissarro...II n'empêche... le regard sur les toiles impressionnistes, dites « sur le motif », sera désormais différent : il reste un peu de verdure, le long de laquelle, toujours, coule la Seine. Après la visite de la Maison Fournaise, le regard aussi aura changé. Le Déjeuner des Canotiers ne se déroule pas au bord de l'eau, mais à l'étage, en surplomb, les personnages ont pris corps, et on les retrouve sans difficulté dans l'atmosphère et dans les nouvelles de Guy de Maupassant, ainsi que dans des tableaux devenus célèbres, présents dans les grands musées du monde entier.



Croisière sur la Seine

A Auvers sur les pas de Van Gogh

- 20 mai 1890 : Vincent Van Gogh fuit l'agitation parisienne. Empruntant la nouvelle ligne ferroviaire qui relie Paris à Auvers, petit village fréquenté dès 1860 par de nombreux artistes, il est accueilli à la gare par le docteur Gachet.
- 27 juillet 1890 : le peintre pose son chevalet contre une meule de foin au milieu d'un champ de blé. Peu après il s'éloigne et se tire une balle dans l'abdomen. Quelques jours plus tard, il est enterré dans le cimetière du village.

Entre ces deux dates, entre ces deux lieux : la gare et le cimetière, Van Gogh va arpenter sans relâche les rues d'Auvers et ses environs proches. Et peindre. Peindre, dessiner sans cesse, comme pris d'une fièvre créatrice. 78 tableaux et de très nombreux dessins seront réalisés pendant ces 70 jours, la période la plus intense et la plus féconde qu'ait connue Van Gogh.



Une rue pittoresque d'Auvers

Sous la houlette de Claire, notre jeune guide, nous allons découvrir ce village que Van Gogh trouvait «gravement beau (...), de la campagne caractéristique et pittoresque». Imprégnons-nous tout d'abord de cette vieille ruelle qu'il a si souvent empruntée, avec sa brouette pleine de son matériel de peintre. Aucune ostentation dans ces simples maisons joliment restaurées et bordées de fleurs champêtres. Comme si les habitants d'Auvers voulaient être au diapason de la simplicité de l'artiste et de ses thèmes privilégiés : les chaumières et les champs de blé. Dans les calmes rues d'Auvers, il fait bon flâner. Nous sommes bien loin des flamboyants jardins de Monet et de la foule des touristes que nous découvrirons le lendemain.

Sur notre chemin, un des points culminants de la visite : la maison Ravoux où Van Gogh a vécu ses derniers jours. Devant cette très belle restauration d'une auberge de la fin XIXème, il nous semble que l'artiste vient de s'éclipser avant notre arrivée, laissant sur la table du café son verre de rouge.



L'auberge Ravoux

Grâce aux panneaux qui ponctuent le «chemin des peintres», à proximité des sites peints par Van Gogh, nous découvrons les représentations de «La Mairie d'Auvers», puis dans la rue Daubigny, de «L'escalier d'Auvers» aux lignes ondoyantes, de «L'Eglise d'Auvers» aux mêmes lignes courbes des toits et des chemins.

Vient l'étape la plus émouvante de notre promenade : celle qui nous mènera par un chemin montant au «Champ de blé aux corbeaux» et au cimetière où il fut inhumé le 30 juillet 1890. A une croisée de chemins, «une étendue infinie de Champs de blé», comme il l'écrivait à sa mère et à sa sœur. Il va la peindre à l'obsession, en produisant quatre variations juste avant de mourir. Différence notable avec les champs peints en Provence : on n'y trouve plus la moindre référence à l'humain.

Notre promenade s'achève non loin de là, au cimetière d'Auvers. L'inhumation de Van Gogh s'y est déroulée au milieu des champs inondés de la lumière qu'il aimait tant, là sans doute où il souhaitait reposer. Sa tombe jouxte celle de son frère Théo. Mais c'est une autre histoire, celle qui unit deux frères dans la vie comme dans la mort.

Visiter Auvers, c'est plonger dans les derniers mois de l'existence de l'homme. C'est surtout percevoir (ou essayer) le mystère de son génie tragique qui le conduit à créer jusqu'à décider lui-même de baisser le rideau.

Maurice Pialat, auteur du film «Van Gogh» (1991), résume cela de façon lapidaire :

« Van Gogh, c'est un type, qui est sur le quai de la gare, il prend le train pour Auvers. Il a cent tableaux à peindre, trois mois à vivre, il s'appelle Van Gogh et il n'en a rien à foutre ».

Le parcours impressionniste au château d'Auvers-sur-Oise le 23 Juin 2018

Le deuxième jour du voyage, dans le château d'Auverssur-Oise où nous avons déjeuné, nous avons bénéficié d'un parcours qui nous immergeait littéralement dans la démarche impressionniste grâce à des techniques innovantes.

Sur les murs des différentes salles, au centre au moyen de supports parfois suspendus, et au sol, les images se démultiplient en fragments qui s'écartent sur un fond blanc, se rejoignent, faisant apparaître des détails ou tout le tableau. Nous voici plongés dans l'atmosphère vibrante des premiers impressionnistes. Ces derniers peignent à l'extérieur, sur le motif, dans une région baignée de lumière et d'eau. On peut dire que Paris a rejoint la campagne environnant Auvers qui n'est qu'à une heure de train. Tout ce qui bouge les inspire, les ports et les mouvements des bateaux, les trains, ces « monstres de fer » avec leur fumée. Claude Monet n'a-t-il pas demandé un jour qu'on envoie plus de fumée encore ? Le pays attire entre autres, Delpy, Daumier, Gauguin, Piette, Hayet...En 1860, Daubigny s'installe à Auvers : on a pu visiter sa maison-atelier et le musée. Six ans plus tard, Pissaro se fixe à Pontoise et le docteur Gachet à Auvers en 1872. Cézanne y vient aussi.

En 1890 Van Gogh, pour se faire soigner par le

docteur Gachet et se rapprocher ainsi de son frère Théo, y passera les 70 derniers jours de sa vie, arpentant la campagne avec ses pinceaux, produisant 78 œuvres en si peu de temps.

Dans différents endroits du château, on peut admirer les tableaux du musée départemental dont deux majeures : « Le bateau à l'ancre à Argenteuil » et « La gare d'Argenteuil » de Monet.

Enfin le mouvement impressionniste, désireux de couper avec la tradition va se scinder en diverses écoles : le divisionnisme et le cloisonnisme avec Bernard, le fauvisme de Matisse, Derain, Gauguin et l'expressionnisme. Si Seurat juxtapose de petites touches, Signac rappelle la mosaïque en les choisissant plus larges.

Cézanne, dans les dernières années de sa vie, annonce le cubisme dans la peinture de La Sainte Victoire, de plus en plus dépouillée, de plus en plus abstraite. Citons aussi Braque puis Picasso qui reconnaît Cézanne comme son maître.

Monet fut incontestablement un chef de file qui voulut fixer à jamais les différentes nuances de luminosité, de couleur de ses sujets favoris, la cathédrale d'Argenteuil, les nymphéas, à chaque moment de la journée, et ouvrit la voie de l'abstraction.

A Auvers-sur-Oise, la maison-atelier de Charles -François Daubigny (1817-1878)

Découvrir le premier foyer artistique d'Auvers-sur-Oise ne laisse pas indifférent, outre le fait que la Maison avec son Jardin a été classée Monument historique en 1993 et labellisée Maison des Illustres par le Ministère de la Culture en 2014.

Nous entrons d'abord dans un ensemble marqué par les couleurs et l'esprit de l'époque, resté pratiquement intact depuis son origine : une bâtisse construite sur un terrain acquis par Daubigny en 1860, comprenant deux cents mètres carrés de murs peints.



La Maison-Atelier de Daubigny à Auvers

Dès l'entrée aux murs décorés, le ton est donné ; dans la salle à manger, quatre grands panneaux du maître des lieux ; nous avançons ensuite à pas feutrés, tant l'atmosphère est silencieuse, dans la chambre de sa fille Cécile entièrement ornée par Daubigny lui-même : une frise composée de vingt couronnes de fleurs différentes, des fresques évocatrices de l'enfance, illustrant la fable du Corbeau et du Renard, les contes du Petit Poucet et du Chaperon Rouge, des jeux d'époque, un piano... toute une intimité remplie de charme.

Mais le plus saisissant restait à voir : l'Atelier. Une immense pièce de sept mètres cinquante de haut jusqu'au faîtage, peinte sur toute la hauteur des cent mètres carrés de murs, sur toile marouflée. Daubigny et ses amis paysagistes Corot, Daumier, Oudinot, reproduisirent là, dix années durant, des dessins de Corot. Ses trois enfants participèrent également à l'œuvre commune ; le deuxième, Karl, y exécuta notamment trois cent cinquante motifs de frise à main levée.

Cette maison qui a vu défiler quelques grands noms de la peinture française dont Berthe Morisot, Monet, Pissarro, Cézanne autour du « peintre de l'eau » témoigne de l'effervescence artistique du moment.

Comme un retour dans le passé, au sein d'une ambiance préservée jusque dans le jardin où nous

nous arrêtons quelques instants en cette fin d'aprèsmidi de début d'été où il ne reste plus qu'à imaginer le bateau-atelier et une invitation à partir sur l'Oise.

Plongée dans l'univers de Claude Monnet à Giverny

Après le calme d'Auvers, la foule à Giverny! Des groupes de visiteurs en files d'attente au contrôle des billets... Que reste-t-il donc de ce « si beau pays » évoqué par Claude Monet en 1883, lorsque, longeant la Seine vers l'Ouest après être passé par Argenteuil et Vétheuil, il décide de s'y installer définitivement?

Mais une fois la barrière franchie, c'est l'émerveillement ! Les amateurs passionnés de beaux tableaux sont conquis. Nous entrons dans une œuvre d'art et le regard vagabonde entre les iris, les capucines, les rosiers..., se perd au fil des allées structurant des carrés de couleurs aux effets multiples, comme des tableaux vivants. Une succession d'images qui ravissent l'œil. Sur des arceaux, palettes polychromes, les roses se mêlent aux églantines dans un jeu de couleurs savamment organisé. Rien ne semble laissé au hasard. Ici « la nature imite l'art », selon le mot d'Oscar Wilde.

Nous avançons dans cet espace envahi de



Le jardin et la maison

miroitements de fleurs vers le deuxième jardin, le Jardin d'eau. La foule se croise sous un étroit passage souterrain et nous voilà dans une tout autre atmosphère, le charme d'une nature qui semble hors du temps. Lieu mythique dominé par des courbes, courbes des passerelles qui enjambent l'étang, courbes des arceaux au-dessus des ponts, courbes des branches de saules dont les frondaisons nous

rejoignent à la verticale, courbes des surfaces horizontales des nymphéas...

Un jeu de couleurs et de lumières nous imprègne, nous sommes pénétrés de l'œuvre d'art, la carte postale est bien fade à côté!



Le jardin aux Nymphéas

Ici une barque à l'abandon semble attendre le maître pour jouer la partition des reflets. Il ne manque plus que la musique de Debussy.

Nous quittons ce refuge, véritable observatoire de la nature et partons à la rencontre du maître, au plus près de sa vie quotidienne, à la découverte de sa maison, une ancienne maison de campagne prolongée par une grange, qui était devenue le point d'ancrage de l'artiste.



Sur la perron de la maison de Claude Monet

A l'étage, la chambre de Claude Monet : un mobilier de belle facture artisanale, et sur fond jaune un accrochage reconstitué qui nous fait entrer dans le regard que le peintre posait sur les œuvres de Delacroix, Cézanne, Renoir, Caillebotte, Berthe Morisot, Signac, Boudin et Jongkind (« Avignon, 1873 » et « La route bordée d'arbres, 1880 »)!

Dans le cabinet de toilette, toujours des œuvres de ses amis, dont un autre Jongkind de 1873 et un Signac de 1908. Dans la chambre d'Alice, le décor est plus intime avec des photos de famille ; et à l'extrémité de l'étage, la chambre entièrement tapissée de fleurs de Blanche, sa belle-fille devenue veuve en 1914 de son fils Jean, et que Clémenceau surnommait « l'ange bleu ».

Au rez-de-chaussée, une enfilade de pièces. Le salon peint en bleu et jaune par Monet lui-même affiche sur les murs une collection d'estampes japonaises. Dans le salon-atelier, soixante répliques d'œuvres de Monet, certaines toiles sans cadre, un ensemble reconstitué d'après des photographies de 1915 et 1920 ; la figure de Camille, première femme du peintre, est représentée plusieurs fois ; une grande fenêtre donne sur le jardin. Vient ensuite une petite pièce inattendue, l'épicerie, qui occupe une place

centrale : des estampes aux murs et une armoire contenant une palette d'épices. L'on arrive alors dans la cuisine aux carreaux bleus en faïence de Rouen. La pièce est imposante avec son piano de cuisine cossu et sa batterie de casseroles en cuivre ; tout laisse deviner la place que Monet accordait à la bonne chère. Et puis une salle à manger aux vastes dimensions, toute de jaune harmonisée, des services d'assiettes présentés dans de hauts argentiers du Pays de Caux et des estampes sur les murs ; la portefenêtre s'ouvre sur le jardin.



La salle à manger de Claude Monet

Et c'est l'heure pour nous de satisfaire au plaisir de la table au restaurant des ... Nymphéas !



Au «Restaurant des Nymphéas»

Au Musée des Impressionnismes à Giverny

L'après-midi sera consacré à la visite de l'exposition « Japonismes Impressionnismes » au musée situé à quelques pas de là.

Dans ce village normand devenu un des hauts lieux de l'impressionnisme, le Musée des impressionnismes Giverny a remplacé en 2009 le musée d'art américain créé en 1992.

A partir de 1858, avec l'ouverture diplomatique du Japon, les artistes occidentaux découvrent une esthétique nouvelle, l'esthétique de l'estampe : vivacité des couleurs, originalité des compositions, et traitement en aplats.

Ce japonisme-là allait marquer de son impact l'ensemble de la création artistique en Europe et aux Etats-Unis; et Claude Monet comptait parmi les premiers artistes français à s'y intéresser.

La visite de l'exposition se fait librement à travers quatre parcours ainsi intitulés : Les geishas, Les peintres collectionneurs, L'estampe impressionniste et Le changement de code.

D'une sensibilité raffinée, les œuvres présentent des personnages en kimonos dans des lieux clos. L'impressionniste hollandais George Hendrik Breitner (1857-1923) qui présente « Jeune fille au kimono blanc, 1894 », s'abandonnant dans la richesse d'un décor mi- japonais, mi- oriental est une de nos premières découvertes. Suivent des œuvres au format

singulier, au cadrage insolite en forme d'éventail. Car lié à l'évocation de la féminité, l'éventail est à la mode. Paul Gauguin « Soyez amoureuses vous serez heureuses, 1894 » et Pierre Bonnard « Femmes et fleurs, vers 1891 » sont de ceux qui, comme Edgar Degas, Camille Pissarro ou Paul Signac, s'emparent de l'esthétique de cet accessoire, parfois utilitaire, souvent décoratif.

Depuis les années 1860, l'engouement pour le Japon est grandissant. L'art japonais est massivement exporté vers l'Occident, notamment à l'exposition universelle à Paris en 1867, remis à l'honneur en 1878, et une exposition dédiée à la culture japonaise en 1890 consacre le phénomène. Ces événements favorisent l'installation à Paris de marchands à la recherche de cette production au langage plastique neuf.



George-Hendrik Breitner «Jeune fille au kimono blanc» 1894

Mary Cassatt écrit à Berthe Morisot à l'occasion de l'exposition de 1890 à Paris : « Il faut voir les Japonais. Venez au plus vite. ». Elle échange ses peintures contre une remarquable série de gravures d'Utamaro (1753-1806) ; Pissarro fait de même. Edmond de Goncourt consacre des monographies à des artistes japonais : Utamaro et Hokusai (1760-1849). Whistler, Manet et Degas expérimentent la technique du monotype, les Nabis renouvellent l'affiche avec les procédés de l'estampe. Henri de Toulouse-Lautrec nous en offre une illustration avec son « Divan japonais, 1893 », une superposition de plans.

Claude Monet, en amateur exigeant, ne collectionnera pas moins de 231 pièces offrant un panorama très éclectique de la production d'estampes des XVIIIème et XIXème siècles; Vincent Van Gogh s'imprégnera lui aussi de l'atmosphère enveloppante des estampes pour décorer les murs de sa chambre et de son atelier, lui qui avait acquis 450 estampes du XIXème siècle, en particulier de Kunisada (1786-1865), de Kuniyoshi (1797-1861) et de Hiroshige (1797-1858), léguées par ses descendants au musée Van Gogh d'Amsterdam en 1962.

L'apport de l'art japonais à la peinture française de l'époque allait contribuer à une modification profonde de la conception du tableau : nous remarquons l'originalité des « Femmes faisant de l'herbe, 1893 » de Camille Pissarro au contour prononcé, cerné d'un épais trait noir et vues en plongée.

Dès la fin du XVIIIème siècle, le genre du paysage avait connu au Japon un développement rapide, s'appuyant sur le culte de la nature éternelle et éphémère. Aussi Hiroshige parvint-il à saisir les impressions mouvantes de la nature tandis que Hukoshai sublima le mont Fuji et la mer dans une vision quasi mystique. Les peintres sont progressivement amenés à se libérer de l'imitation de la nature dont ils ne vont retenir que le pouvoir d'évocation poétique. « Le Bassin aux nymphéas, harmonie verte, 1899 » de Claude Monet, à la nature foisonnante et diffuse, avec sa célèbre

passerelle, semble tout droit sorti des estampes.

Maurice Denis avec ses « Régates à Perros-Guirec, 1892 » revendique la planéité ; l'harmonie des formes et des tons priment sur le sujet. Les personnages de Pierre Bonnard sont semblables à des ombres, sans aucune épaisseur dans « La Promenade des nourrices, frises de fiacres, vers 1897 ». On retrouve aussi chez Paul Signac et sa « Femme se coiffant, 1892 » des motifs tirés de l'observation des estampes nippones. « La Valse,1893 » de Félix Vallotton, telle une féerie en apesanteur, nous emmène dans le mouvement de jupes à l'esthétique japonaise.

Enfin, dans la dernière salle de l'exposition, au niveau inférieur, un « contre-point contemporain » présente une dizaine de peintures et de paravents de Hiramatsu Reiji (né à Tokyo en 1941) traduisant sa fascination pour Claude Monet et Giverny qui, selon lui « cristallise tout l'attrait de Monet pour le Japon ». Ses « Nymphéas et feuillage d'automne, 2010 » saisissent par la puissance décorative des feuilles d'érables rouge orangé et « Giverny, l'étang de Monet ; brise légère,2013 » interpelle par sa féerie chromatique, telle une adoration pour la lumière.

Un parcours didactique édifiant pour chacun d'entre nous!



Hiramatsu Reiji «Giverny, l'étang de Monet; brise légère» 2013

Pays du Mont-Blanc le 13 octobre 2018

Sur la route

La journée a commencé très tôt : 6 heures à la Côte-Saint-André, 6 heures 45 à Châbons. La journée s'annonçait lumineuse, et elle l'est restée. Il faisait encore un peu frais à Sallanches à 8 heures 30, et c'étaient de bonnes conditions, la fraîcheur et la lumière, pour découvrir une région qui est ailleurs.

La matinée s'est passée à découvrir le cadre de ce que l'on appelle les « petites chapelles », conduits par deux guides sympathiques, motivées et complémentaires, Carine et Claire. S'il est évident qu'elles connaissent leur région, il est encore plus certain qu'elles l'aiment, et elles en parlent avec un enthousiasme contagieux.

C'est sûr, nous avons visité des églises (quatre), mais aucune ne ressemblait à l'autre, et chacune se présentait dans son histoire, son climat, son quotidien. L'essence même de ce voyage au Pays du Mont-Blanc résidait dans la découverte des mots, du ciel et des montagnes.

Le bois des Mots

Pour arriver à la première chapelle, la chapelle du Cret, il a fallu que le car serpente et monte, à travers le bois des Mots. Ça ne s'invente pas... Les mots sont essentiels pour comprendre les lieux. Les toits autour de nous, en contrebas, sont recouverts de tavaillons ou d'ancelles (les ancelles sont plus durables que les tavaillons). On parle d'écurie, et pas d'étable : « il n'y a pas de bouseux au cul des vaches ». Les maisons de bois n'ont pas de balcon, mais une galerie. La jument, l'élément le plus précieux de la ferme, dispose d'une écurie à part : elle est prioritaire en cas d'incendie. On évoque (mais pas trop) le mazot, qui est un terme suisse pour désigner le grenier. La taille du grenier (comme la taille du tas de fumier) est un indicateur du bon parti pour un mariage. Mais attention! un grenier est une maisonnette de bois, hors les murs, qui sert de coffre-fort (les biens les plus précieux, les papiers officiels) et de garde linge du dimanche. C'est encore une précaution contre les incendies, ce qui a de la valeur est à l'abri.

Les mots du feu

Le mot qui revient, c'est l'incendie. Et ce n'est pas pour rien... Les maisons étaient de bois et de pierre calcaire. Sous l'effet du feu, le calcaire se transforme en chaux. Il a suffi de trois heures en 1840 pour que Sallanches se consume, et les braises ont persisté pendant trois jours. Depuis, le granit a remplacé le calcaire, et les toitures sont en tuiles et en pierre de granit.

Les incendies avaient principalement trois causes : la fermentation du foin, la foudre, et Dieu. Et cela dure encore de nos jours. Le 19 juillet 2018, peu après un concert, l'église Saint-Nicolas de Véroce a partiellement brûlé : notre programme de visite en a été modifié, il faudra sans doute des mois pour réparer les dégâts. Le cas est frappant – et très moderne : c'est le paratonnerre qui a déclenché l'incendie. La foudre, en suivant le paratonnerre, a détruit l'armoire électrique, qui a mal réagi...

La chapelle du Cret

Allez vous étonner, après cela, que la chapelle du Cret (18ème-19ème) soit dédiée à saint Donat (c'est lui qui protège de la foudre et des incendies). La chapelle est une maison à peu près comme les autres. Mais petite. On y tient à trente. La décoration est faite de tableaux très simples, évoquant les saints, et d'une statuaire naïve en bois peint.

La gardienne et le sonneur habitent tout à côté. Leur nom (Gérard et Brigitte Ducret) est déjà entré dans la légende : les Ducrey sont du Cret.

Le sonneur a perdu de son importance aujourd'hui : à l'heure des portables, tout le monde est prévenu en même temps que le sonneur. Mais autrefois, les

cloches sonnaient trois fois pour annoncer la mort d'un villageois : sur le champ, au moment de la déclaration officielle du décès, au moment de l'enterrement. On allait prévenir le sonneur, sur son lieu de travail : sur le champ. Vous ne trouverez cette explication ni chez Claude Duneton, ni chez Maurice Rat, ni sur Internet. C'est en Haute-Savoie que se trouve le chaînon manquant, pour cette expression qui évoquait au moyen-âge un lieu (le champ de bataille), et qui a fini par désigner le temps (la rapidité d'une action).

Les Houches

La chapelle (17ème-18ème) est dédiée à saint Roch (il sauve de la peste) : on vénère les saints utiles. La chapelle est un peu plus grande : sous deux voutes d'arêtes, on tient à peu près tous. Peints en blanc, les murs sont en bois. Si les chapiteaux composites sont d'inspiration baroque, la décoration est d'inspiration saint-sulpicienne : statuaire en plâtre, hommages touchants des fidèles à un retour de pèlerinage, émotion populaire devant Jeanne d'Arc, saint Michel et le dragon, le curé d'Ars... Plus encore que dans la chapelle du Cret, on ressent l'expression d'une foi que rien ne rebute et que tout alimente : la maladie (la peste !), la mort (la guerre !), le merveilleux, la légende...

Le restaurant La Ruche à Cordon

Un restaurant qui peut servir à manger à soixante personnes en retard, avec le sourire, avec rapidité, avec efficacité... saura servir aussi une table pour deux, ou un petit groupe d'amis de passage. Autrement dit, c'est un bon restaurant. Ajoutez la vue sur le Mont-Blanc.

L'église Notre-Dame de l'Assomption à Cordon

Achevée en 1787, c'est la dernière église de décoration baroque construite au Pays du Mont-Blanc. Signalée par un clocher à bulbe, elle apparaît, de l'extérieur, d'une grande sobriété. L'intérieur produit donc un effet d'autant plus saisissant sur le visiteur.



Façade de l'église de Cordon

Tout y est, de l'art baroque : les voutes, la coupole, les fresques, la statuaire, les lustres, les colonnes torses, parfois évidées, le polychromatisme, les dorures, les guirlandes, les drapés, les bouquets floraux... Ici, l'art n'est plus seulement lieu de foi et de méditation. Face aux protestants iconoclastes, il s'agit d'affirmer, de façon visible, les marques de la vraie religion : le culte des saints (saint Félix, saint Pierre, saint Michel, saint François de Salles, le curé d'Ars, sainte Marie, saint Joseph, saint Antoine, les évangélistes...), l'assomption de la Vierge, les anges, les angelots... Dieu le Père lui-même est représenté, en vieillard barbu.



Rétable baroque de l'église de Cordon

L'église Notre-Dame de Toute Grâce, au plateau d'Assy



Eglise Notre-Dame de Toute-Grâce-Tapisserie de l'Apocalypse» Jean Lurçat

Construite entre 1937 et 1946, consacrée en1950, l'église est construite au sein d'une importante station sanatoriale. L'architecture en est résolument moderne, et la décoration relève d'une démarche nouvelle, qui rompt avec l'art saint sulpicien, et qui veut exprimer la relation de l'art et de la religion.

C'est aussi, sans doute, une façon de resituer la religion dans le monde. Si l'environnement est celui des sommets, c'est aussi celui de la maladie (la tuberculose) et de la mort. L'histoire est venue ajouter la guerre, les camps, la bombe atomique.

Visiter l'église Notre Dame de Grâce, c'est donc visiter un lieu de notre temps, et c'est aussi visiter

un musée, où se retrouvent toutes les tendances de l'art, et les grands noms des artistes du XXème siècle. Picasso, non, il ne faut pas y penser. Mais c'est au communiste Fernand Léger que l'on doit la colonnade et le porche ; c'est à Jean Lurçat, résolument athée, que l'on doit la somptueuse et inquiétante tapisserie de l'Apocalypse dans le chœur. Et l'on retrouve, parmi des dizaines d'autres, Rouault, Bazaine, Bonnard, Matisse, Chagall...



Ladislas Kijno «La Cène» 1949

On the road again, again

Le retour se fait par le site de Passy Plaine Joux, avec une vue panoramique éblouissante autour du Mont-Blanc. A dix minutes à pied du lac Vert, nous pourrions trouver une station de parapente, une piste de ski... Comme à chaque sortie, toujours bien remplie, nous savons que nous avons beaucoup appris, et qu'il faudra revenir...

Au retour, avant la nuit, le soleil se couchait sur l'aiguille de Warens



Eglise Notre-Dame de Toute Grâce, façade créée par Fernand Léger

Assemblée générale annuelle le 10 Mars 2018

Le 10 Mars 2018, à 9 heures, à la Salle du Peuple de Virieu-sur-Bourbre, 89 personnes sont présentes ou représentées notre assemblée générale annuelle.

Après le mot d'accueil du Président, nous avons travaillé et débattu dans cette salle du Peuple nouvellement équipée, mise gracieusement à notre disposition par Monsieur Michel Morel, maire de Virieu, présent. Mesdames Anne-Marie Amice, maire de Balbins et vice-Présidente à la culture à la Communauté de Communes Bièvre-Isère, représentant Mr Yannick Neuder, Sylviane Colussi, conseillère départementale, représentant Mr Jean Pierre Barbier, Christiane Cluniat, adjointe à la culture à la mairie de La Côte Saint-André, Messieurs Gilbert Badez, élu de Bressieux représentant Mme Monique Limon, députée, nous ont fait l'honneur de leur présence.

La présence de ces nombreux élus témoignait de leur grande mobilisation, de leur intérêt pour le développement culturel du territoire et de leur engagement à nos côtés, véritables interlocuteurs et soutiens précieux à l'égard des projets de notre association, en particulier celui de la célébration, en 2019, du bicentenaire de la naissance de Johan Barthold Jongkind.

Joseph Guétaz évoquait également la présence dans l'assistance de Paule Guiguet, membre de la direction de l'association éponyme visant à faire connaître l'artiste-peintre François Guiguet, de Valérie Huss, conservatrice au Musée de Grenoble, de M. Daise, artiste-peintre local de renom international et de Brigitte Riboreau, directrice du musée de Bourgoin.

Après leurs prises de parole respectives, le président remerciait vivement les élus de leur engagement auprès de notre association et de leur confiance, une belle complicité pour mettre en place et porter des actions auprès du public.

Le rapport moral est présenté à deux voix.

Joseph Guétaz soulignait le nombre croissant de nos adhérents et donc le dynamisme de notre association grâce à la variété des activités proposées durant l'année. Il remerciait les membres du Conseil d'Administration pour leur engagement constant et les tâches accomplies tout au long de l'exercice.

Joseph Guétaz laissait à d'autres membres le soin de revenir sur les moments forts qui ont jalonné la vie de notre association durant l'exercice écoulé. Il voulait profiter de l'instant présent pour parfaire au lancement officiel de la commémoration du Bicentenaire de la naissance du peintre néerlandais

Johan Barthold Jongkind, intitulée « Jongkind 1819-2019 - Nouveaux Regards ». Ce projet se concrétisera du 3 au 23 Juin 2019.

Claudette Magnin faisait ensuite la synthèse du travail des membres du Conseil d'Administration qui est reconnue d'intérêt général.

Le rapport d'activité, personnalisé, était présenté sous la forme d'un diaporama détaillé avec les différentes activités, sorties, expositions et visites diverses et variées proposées au cours de l'année.

Le rapport financier laissait, quant à lui, apparaître un petit bénéfice. Joseph Guétaz précisait que les sorties et visites étaient toutes autofinancées afin de ne pas grever le budget de l'association.

Après leur présentation, ces différents rapports étaient soumis à l'approbation des membres, à jour de leur cotisation, et ont été respectivement approuvés à l'unanimité.

Puis il était temps de présenter l'année 2018 qui a commencé par une visite de l'exposition exceptionnelle intitulée « Jongkind et ses amis » au Musée de Dordrecht aux Pays Bas où était exposée l'aquarelle « Place du Trève » prêtée par la mairie de Virieu qui figurait aux côtés de la palette de l'artiste et de sa canne.

Le programme des différentes activités prévues était décliné. Encore de belles découvertes à venir en 2018!

Mais, le grand dossier qui occupe les membres de l'association est bien entendu celui du bicentenaire de la naissance de « Jongkind 1819-2019 – Nouveaux regards ».

Notre association est ambitieuse concernant les moyens à mettre en œuvre. Après l'identification des enjeux, le déroulé de notre projet avance bien. Ce dernier va nécessiter l'appui de toutes et tous pour le porter vers la réussite, 2017 aura été l'année qui a porté le socle.

Au-delà des efforts requis par ce dossier, le président en a présenté les grandes lignes, l'organisation, l'exposition ainsi que les idées apportées, inscrites dans le cahier des charges.

Election du Conseil d'Administration

A l'unanimité, les membres du Conseil d'Administration ont été réélus.

L'Assemblée générale s'est terminée par un moment convivial autour d'un buffet dînatoire, avant la conférence de Patrice Béghain.

Présence de notre association dans les manifestations locales



Festival Berlioz

Du 23 août au 2 septembre, grâce à des nouveaux adhérents, nous avons pu être présents lors de tous les spectacles donnés au château Louis XI. Ce fut l'occasion de faire découvrir aux festivaliers Johan Barthold Jongkind, l'autre personnalité marquante qui vécut à La Côte-St-André.

Forum des associations

Le 8 septembre 2018 notre présence a permis de faire mieux connaître nos activités aux habitants de Virieu et des environs.





A la fête des plantes au château de Pupetières

Les 29 et 30 septembre 2018, grâce à un stand bien placé près de l'entrée du château, nous avons eu de nombreuses visites à notre stand et rencontré un public très intéressé par notre projet sur le bicentenaire. Malheureusement le deuxième jour, nous avons dû ranger sous une pluie battante en début d'après-midi.

La foire aux courges et aux saveurs d'automne.

Le 21 octobre 2018 à Châbons, c'est dans une ambiance de foire que nous avons fait connaissance avec le public de « La foire aux courges et aux saveurs d'automne ».

Ce fut pour nous l'occasionde rappeler l'arrivée en août 1873 de Jongkind et de sa compagne Joséphine Fesser, pour rejoindre la maison de Mallein près du château de Pupetières, événement de l'histoire de Châbons aujourd'hui souvent oublié.





Association « Dans les pas de Jongkind en Dauphiné »

Mairie de Virieu, 2 rue de Barbenière, 38730 Virieu Téléphone : 06.70.71.41.78 - Site : www.jongkind.fr

Textes et photos: Maryvonne Auffinger, Anne-Marie Barban, Gisèle Bouzon-Durand, Martine Guétaz, Joseph Guétaz, Nicole Laverdure, Serge Reynaud, Charles Bernardi, Guy Fournier.

Mise en page et impression : NUMERIP 155 rue des Saules - 38110 Saint Jean de Soudain

Notre association est soutenue par







